

1

Mardi matin, à l'aube, un tremblement de terre secoua Los Angeles. Les vitres se mirent à vibrer dans leur châssis. Dans les patios, les carillons tintèrent gaiement, bien qu'aucun souffle de vent ne soit venu les agiter, et certains habitants virent même la vaisselle dégringoler des placards.

Aux premières minutes de l'heure de pointe du matin, l'événement faisait la une de toutes les stations de radio. La secousse avait atteint 4,8 sur l'échelle de Richter. Mais bientôt, la nouvelle rétrograda à la troisième place, derrière un reportage sur des attentats terroristes à Rome et le compte rendu d'un carambolage sur l'autoroute de Santa Monica. Après tout, aucun bâtiment ne s'était effondré. À l'heure du déjeuner, seule une poignée d'habitants de Los Angeles (principalement des gens qui s'étaient établis tout récemment dans l'Ouest) estimait que l'affaire était digne de quelques commentaires.

Assis au volant de sa camionnette, une Dodge grise, l'homme ne s'était aperçu de rien. Il roulait sur la bordure nord-ouest de la ville et se dirigeait vers le sud par l'autoroute de San Diego lorsque le séisme se produisit. Quand on se trouve dans un véhicule en marche, on ne sent que les secousses les plus violentes et ce ne fut que lorsqu'il s'arrêta dans un restauroute pour prendre son petit déjeuner qu'il apprit ce qu'il s'était passé.

Il comprit aussitôt que ce tremblement de terre était un signe qui lui était particulièrement destiné, un signe qui lui disait que sa mission à Los Angeles allait réussir

ou qui, au contraire, lui prédisait un échec. Le tout était de savoir quel message était le bon.

Tout en mangeant, il se mit à réfléchir à la question. C'était un homme grand et costaud – un mètre quatre-vingt-quinze pour cent dix kilos, tout en muscles – et il mit plus d'une heure pour achever son repas. Pour commencer, il avait pris deux œufs au bacon, des frites, des toasts et un verre de lait. Il mastiquait lentement, méthodiquement, les yeux rivés sur son assiette, comme si elle l'hypnotisait. Quand il eut terminé, il demanda une grosse pile de crêpes et un autre verre de lait. Après les crêpes, il engloutit une omelette au fromage, avec trois tranches de bacon canadien, une seconde fournée de toasts et un jus d'orange.

À sa troisième commande, on ne parlait plus que de lui dans les cuisines. La fille qui le servait était une rousse prénommée Helen et qui pouffait à tout bout de champ. Cependant, ses collègues trouvèrent toutes un prétexte pour passer à côté de la table de ce client singulier afin de le voir de plus près. Il était conscient de l'intérêt qu'il suscitait, mais cela le laissait indifférent.

Quand enfin il demanda l'addition, Helen lui déclara :

« Je parie que vous êtes bûcheron », ou quelque chose de ce genre.

Il leva les yeux vers elle et lui adressa un sourire glacial. C'était la première fois qu'il venait dans cet établissement ; il ne connaissait Helen que depuis quatre-vingt-dix minutes et pourtant, il savait très précisément ce qu'elle allait lui dire. On lui avait fait cette réflexion des centaines de fois.

Elle partit d'un rire gêné, mais ses yeux bleus se posèrent sur lui sans faiblir.

« Je voulais dire que vous mangez comme quatre.

— C'est bien vrai. »

Elle était debout près de lui, une hanche appuyée contre le bord de la table, légèrement penchée en avant,

façon de lui faire comprendre de façon assez peu subtile qu'il avait peut-être ses chances.

« Et pour quelqu'un qui mange autant, vous n'avez pas un pouce de graisse. »

Tout en continuant à sourire, il se demanda ce qu'elle pouvait bien donner au lit. Il se vit en train de la posséder puis il imagina ses mains autour de son cou, serrant, serrant jusqu'à ce qu'elle devienne violette et que ses yeux sortent de leurs orbites.

Elle l'évalua du regard, comme si elle se demandait s'il satisfaisait tous ses appétits avec autant de constance et d'acharnement qu'il en avait déployé pour manger.

« Vous devez faire beaucoup de sport.

— Je fais de l'haltérophilie, dit-il.

— Comme Arnold Schwarzenegger.

— Ouais. »

Elle avait un cou frêle et gracieux. Il savait qu'il pouvait le briser comme une brindille sèche et cette pensée le remplit de chaleur et de bonheur.

« Vous avez de ces bras », susurra-t-elle d'un ton appréciateur.

Il portait une chemise à manches courtes et elle posa un doigt sur son avant-bras.

« Je comprends, avec tous ces exercices, vous pouvez manger tout ce que vous voulez, ça se transforme en muscle.

— Oui, c'est un peu ça. Mais il y a aussi le métabolisme.

— Hein ?

— Je brûle beaucoup de calories en dépenses nerveuses.

— Vous ? Nerveux ?

— Comme un chat siamois.

— Je ne crois pas. Je parie que rien ne peut vous énerver. »

C'était une femme agréable d'une trentaine d'années, dix ans de moins que lui, et il se dit qu'il pourrait bien l'avoir s'il en avait envie. Il n'aurait qu'à lui faire un

peu de plat, mais pas trop, juste assez pour qu'elle soit persuadée qu'il lui avait fait perdre la tête, comme Rhett Butler avec Scarlett, et qu'il l'avait renversée sur le lit contre son gré. Bien entendu, s'il couchait avec elle, il faudrait qu'il la tue ensuite, qu'il enfonce un couteau entre ses deux jolis seins ou qu'il lui tranche la gorge. Or, il n'en avait pas vraiment envie. Elle ne valait pas tant de mal et tant de risques. Elle n'était pas son type, tout simplement ; jamais il n'avait tué de rousses.

Il lui laissa un bon pourboire, régla la note à la caisse et sortit. Après l'atmosphère climatisée du restaurant, la chaleur de ce mois de septembre lui fit l'effet d'un oreiller qu'on lui écrasait sur le visage. Il se dirigea vers sa camionnette en sachant que la serveuse le regardait mais ne se retourna pas.

Il s'arrêta au premier centre commercial qu'il rencontra et immobilisa son véhicule à l'extrémité du vaste parking à l'ombre d'un dattier, aussi loin des magasins que possible. Il enjamba les sièges baquets pour passer à l'arrière de la camionnette, baissa le store de bambou qui séparait la cabine du conducteur du reste de la Dodge et s'allongea sur un matelas épais mais en fort piteux état et trop court pour lui. Il avait conduit toute la nuit sans se reposer, depuis St. Helena, dans la région des vignobles. Maintenant, avec ce petit déjeuner pantagruélique dans l'estomac, il sentait le sommeil le gagner.

Il se réveilla quatre heures plus tard, après avoir fait un mauvais rêve. Agrippé au matelas d'une main, donnant des coups de poing dans le vide de l'autre, il transpirait, frissonnait, brûlait et gelait en même temps. Il voulut crier mais sa voix resta coincée dans sa gorge ; il n'émit qu'un son rauque et haletant.

Il ne savait plus où il était. L'arrière de la camionnette était préservé des ténèbres totales par trois minces bandes de lumière pâle qui filtraient par les fentes étroites du store de bambou. Il faisait chaud et l'habitacle sentait

le renfermé. Il s'assit, palpa la paroi métallique d'une main, plissa les yeux pour essayer d'y voir et finit par se repérer. Quand enfin il réalisa qu'il était dans la camionnette, il se détendit et se recoucha sur le matelas.

Il tenta de se rappeler son cauchemar mais n'y parvint pas. C'était classique. Depuis toujours, presque chaque nuit, il était la proie de rêves affreux desquels il se réveillait épouvanté, la bouche sèche et le cœur battant, mais jamais il n'arrivait à se les remémorer.

Bien qu'il se fût maintenant repéré, il se sentait mal à l'aise dans l'obscurité. Il entendait sans cesse des craquements furtifs, des bruits étouffés qui lui hérissaient les poils de la nuque, malgré la certitude que tout cela n'était que le fruit de son imagination. Il souleva le store de bambou et cligna des yeux pendant un instant jusqu'à ce que sa vue s'habitue à la lumière.

Il prit le petit paquet enveloppé dans des peaux de chamois, posé par terre à côté du matelas et attaché avec une ficelle marron, défit le nœud et écarta une à une les quatre peaux souples qui protégeaient deux grands couteaux. Deux couteaux au tranchant très aiguisé ; il avait passé un temps fou à affûter leurs lames si merveilleusement effilées. Il en prit un et eut l'impression étrange et grisante de tenir en main un couteau sacrificiel, une arme dont le pouvoir magique passait dans ses veines.

Le soleil avait tourné et le palmier sous lequel il avait garé sa Dodge ne faisait plus d'ombre. La lumière filtrait par le pare-brise, frôlait son épaule et venait frapper l'acier de la lame qui luisait d'une lumière froide.

Les yeux rivés sur le couteau, il sourit lentement de ses lèvres minces. Malgré le cauchemar, ce petit somme lui avait fait du bien. Il se sentait reposé et sûr de lui. Maintenant, il était absolument certain que le tremblement de terre du matin était un bon signe pour lui. Tout se passerait bien. Il la retrouverait. Il la surprendrait. Aujourd'hui, mercredi au plus tard. À la pensée de ce

corps chaud et lisse, du grain sans défaut de sa peau, son sourire s'épanouit.

Dans l'après-midi du mardi, Hilary Thomas alla faire des courses à Beverly Hills. Quand elle rentra chez elle, tôt dans la soirée, elle arrêta sa Mercedes couleur café sur l'allée circulaire, près de la porte d'entrée. Maintenant que les couturiers avaient décidé que les femmes avaient de nouveau le droit d'avoir l'air féminin, Hilary avait enfin pu acheter les vêtements qu'elle n'avait pu trouver tant qu'avait sévi la fièvre du style militaire qui s'était emparée de l'industrie de la mode depuis ces cinq dernières années au moins. Elle dut faire trois voyages pour vider le coffre de la voiture.

Au moment où elle prenait le dernier paquet, elle eut tout à coup l'impression d'être observée. Elle se retourna et regarda dans la rue. Vers l'ouest, le soleil déclinant, zébrant tout d'or, dardait ses rayons entre les grandes maisons et à travers les frondaisons duveteuses des palmiers. À quelques mètres de là, deux enfants jouaient sur une pelouse et un épagneul aux oreilles tombantes trotta gaiement le long du trottoir. En dehors de cela, tout était silencieux et d'un calme presque surnaturel. Deux voitures et une camionnette Dodge grise stationnaient de l'autre côté de la rue mais, pour autant qu'elle pouvait en juger, il n'y avait personne à l'intérieur.

Tu te conduis parfois comme une véritable idiote, se dit-elle. Qui donc pourrait te surveiller ?

Pourtant, quand elle eut rentré le dernier carton et qu'elle ressortit pour mettre la voiture au garage, elle eut de nouveau l'impression très nette que quelqu'un l'épiait.

Quelques heures plus tard, aux environs de minuit, alors qu'elle lisait, assise dans son lit, Hilary crut entendre des bruits au rez-de-chaussée de la maison. Elle posa son livre et tendit l'oreille.

Des craquements. Dans la cuisine. Près de la porte de service. Juste sous sa chambre.

Elle se leva et enfila le peignoir de soie d'un bleu profond qu'elle avait acheté dans l'après-midi. Un revolver automatique de calibre 32 se trouvait dans le tiroir du haut de la table de nuit. Elle hésita, écouta les craquements quelques instants et décida de prendre l'arme.

Elle se sentait un peu ridicule. Il ne s'agissait très probablement que de bruits de tassement, de sons naturels produits par toute maison, de temps à autre. Pourtant, elle vivait là depuis six mois et n'avait encore jamais rien entendu de semblable.

Elle s'arrêta en haut de l'escalier et scruta les ténèbres.

« Il y a quelqu'un ? »

Pas de réponse.

Tenant le revolver braqué devant elle de la main droite, elle descendit et traversa la salle de séjour, la respiration courte et accélérée, incapable d'empêcher sa main de trembler. Elle alluma toutes les lampes au passage et, continuant à entendre des bruits étranges, poussa jusqu'à la partie arrière de la maison. Cependant, quand elle entra dans la cuisine, après avoir allumé la lumière, elle constata que seul le silence régnait.

La pièce avait son aspect habituel. Un parquet en lattes de pin foncé, des éléments du même bois avec des accessoires en céramique blanche rutilante, des plans de travail, en faïence blanche, d'une propreté impeccable et que rien n'encomrait, des récipients et des ustensiles en cuivre accrochés au plafond haut et blanc. Personne et rien qui indiquât que quelqu'un était entré là.

Elle resta un moment sur le pas de la porte et attendit que le bruit se manifeste de nouveau.

Rien. Uniquement le ronronnement assourdi du réfrigérateur.

Finalement, elle avança, contourna le bloc de service central et vérifia la porte du fond. Elle était fermée à clef.

Elle alluma les lumières du jardin et releva le store qui voilait la fenêtre au-dessus de l'évier. Dehors, vers la droite, l'eau de la piscine de douze mètres de long miroitait agréablement. À gauche, les fleurs éclatantes des rosiers resplendissaient comme des éclairs phosphorescents sur le vert sombre du feuillage. Là aussi, tout était immobile et silencieux.

C'est sûrement la maison qui craque, pensa-t-elle. Mon Dieu, j'ai tout d'une vieille fille qui voit des revenants partout.

Elle se prépara un sandwich et l'emporta en haut avec une bouteille de bière bien fraîche. Elle laissa toutes les lumières allumées au rez-de-chaussée en se disant que cela découragerait les malfaiteurs éventuels – au cas où il y aurait quelqu'un qui rôderait dans les parages.

Elle se sentait ridicule d'avoir laissé la maison aussi éclairée. Elle savait très exactement ce qui ne tournait pas rond chez elle. Cette nervosité à fleur de peau était une manifestation du syndrome « je-ne-mérite-pas-tant-de-bonheur », trouble mental dont elle avait parfaitement conscience. Elle sortait de nulle part, de rien, et, aujourd'hui, elle avait tout. Dans son subconscient, elle avait peur que Dieu ne la remarque et ne décide qu'elle ne méritait pas ce qui lui avait été octroyé. Alors, le glaive tomberait. Tout ce qu'elle avait accumulé serait réduit en miettes et balayé : sa maison, sa voiture, ses comptes en banque... Sa vie actuelle lui semblait être un rêve, un merveilleux conte de fées, trop beau pour être vrai et, en tout cas, trop beau pour durer.

Non, mille fois non ! Il fallait qu'elle cesse de se sous-estimer et de faire semblant de croire que sa réussite n'était due qu'à un heureux hasard. La chance n'avait rien à voir là-dedans. Née dans une maison où régnait le désespoir, nourrie non de lait et d'amour, mais d'incertitudes et de frayeurs, mal aimée par son père et tout juste tolérée par sa mère, élevée dans un foyer d'où la

rancœur et l'amertume avaient chassé toute espérance, elle avait tout naturellement grandi sans acquérir le sentiment de sa réelle valeur. Des années durant, elle s'était débattue avec un complexe d'infériorité. Mais tout cela était derrière elle, désormais. Elle avait suivi un traitement. Elle voyait clair en elle-même. Il n'était pas question que ses vieux démons resurgissent. Sa maison, sa voiture, son argent, rien ne lui serait repris. Tout cela, elle l'avait mérité. Elle travaillait d'arrache-pied et avec talent. Jamais, elle n'avait obtenu d'emploi parce qu'elle avait un parent ou une connaissance dans la place. Quand elle était arrivée à Los Angeles, elle ne connaissait personne. Personne ne lui avait offert un pont d'or pour ses beaux yeux. Attirées par la prospérité de l'industrie du spectacle et par le mirage de la célébrité, des cohortes de jolies filles débarquaient tous les jours à Los Angeles où, généralement, elles étaient traitées pire que du bétail. Si elle était parvenue au premier rang, c'était pour une seule raison : elle écrivait bien, elle possédait un merveilleux savoir-faire, elle était une artiste débordante d'allant et d'imagination, et elle avait le chic pour trouver des sujets de films qui déplaçaient les foules. Elle méritait ce qu'elle gagnait et les dieux n'avaient aucune raison de vouloir la punir.

« Allons, calme-toi », se dit-elle tout haut.

Personne n'avait essayé d'entrer par la porte de la cuisine. Son imagination lui jouait des tours.

Elle termina le sandwich et la bière puis descendit éteindre les lumières.

Elle dormit à poings fermés.

La journée du lendemain fut l'une des plus belles de sa vie. Ce fut aussi l'une des plus atroces.

Ce mercredi avait bien commencé. Le ciel était sans nuages. L'air était doux et pur. La lumière du matin avait cette qualité particulière qu'on ne trouve qu'en

Californie du Sud, et certains jours seulement. C'était une lumière cristalline, dure mais chaude comme des rayons de soleil dans un tableau cubiste, et on avait à tout moment l'impression que l'air allait s'écarter comme un rideau de théâtre pour dévoiler un autre univers.

Hilary Thomas passa toute la matinée dans son jardin. Ce demi-arpent de terre situé sur l'arrière d'une maison à un étage de style néo-espagnol était illuminé par deux douzaines d'espèces de rosiers grimpants, en parterres ou en haies. Il y avait là la rose Frau Karl Druschki, la rose Madame Pierre Oger, la *Rosa muscosa*, la rose Souvenir de la Malmaison ainsi qu'une grande variété d'hybrides modernes et le jardin flamboyait de roses blanches, rouges, orangées, roses, jaunes, violettes et même vertes. Certaines fleurs étaient grosses comme des soucoupes ; d'autres auraient pu passer au travers d'une alliance. Le vert velouté de la pelouse était parsemé de pétales de toutes les couleurs déposés par le vent.

Presque tous les matins, Hilary travaillait deux ou trois heures dans son jardin. Quel que fût l'état de ses nerfs quand elle y arrivait, elle le quittait toujours détendue et apaisée.

Elle aurait largement eu les moyens de s'offrir un jardinier. Elle touchait encore des revenus trimestriels de son premier film à succès, *Pete, le roublard de l'Arizona*, qui était sorti depuis plus de deux ans et avait connu une carrière exceptionnelle. Son dernier film, *Le Cœur froid*, qui passait sur les écrans depuis moins de deux mois, marchait encore mieux que le précédent. Cette maison de douze pièces à Westwood, à la lisière de Bel Air et de Beverly Hills, lui avait coûté une fortune ; pourtant, elle l'avait payée comptant il y avait six mois. Dans le milieu du cinéma, on disait qu'elle avait le vent en poupe. Oui, elle avait bien mené sa barque. Quelle sensation extraordinaire ! Elle était devenue un auteur de films terriblement recherché ; oui, elle avait décroché

la timbale et pouvait engager toute une escouade de jardiniers si cela lui chantait.

Elle s'occupait personnellement de ses fleurs et de ses arbres parce que ce jardin était pour elle un lieu privilégié, presque sacré. C'était le symbole de son évasion.

Elle avait grandi dans un immeuble délabré situé dans l'une des banlieues les plus déshéritées de Chicago. Encore maintenant, même ici, au milieu de ses roses odorantes, elle pouvait, en fermant les yeux, revoir chaque détail de cet univers lointain. Dans le hall d'entrée, les boîtes à lettres étaient éventrées par les voleurs qui y cherchaient des chèques de l'Assistance sociale. Les couloirs étaient étroits et mal éclairés. Les pièces étaient minuscules et tristes, le mobilier en mauvais état. Dans la petite cuisine, l'antique cuisinière à gaz semblait toujours prête à exploser. Pendant des années, Hilary avait vécu dans la peur de ces flammes bleues, crachotantes et irrégulières. Le frigo était jauni par l'âge ; il sifflait, crépitait, et la chaleur du moteur attirait ce que son père appelait la « faune locale. » Aujourd'hui, dans son joli jardin, Hilary se souvenait encore très nettement de cette faune au milieu de laquelle elle avait passé son enfance et elle frissonna. Bien que sa mère et elle aient toujours maintenu la maison dans un méticuleux état de propreté et qu'elles aient utilisé d'énormes quantités d'insecticide, elles n'avaient jamais pu venir à bout des cafards, étant donné que ces maudites bestioles traversaient les minces cloisons les séparant des autres appartements, où les gens n'étaient pas tous aussi à cheval sur l'hygiène.

Parmi ses souvenirs d'enfance, l'un des plus vivaces était la vue qu'elle avait de l'unique fenêtre de sa minuscule chambre. Elle y avait passé bien des heures solitaires, s'y cachant quand son père et sa mère se disputaient. Cette chambre était le refuge où elle fuyait leurs terribles assauts d'injures et cris, ou bien alors le silence morne, les jours où ses parents ne s'adressaient

plus la parole. La vue qu'on avait de cette fenêtre n'était guère encourageante : rien qu'un mur noirci par la suie à l'extrémité d'une allée de deux mètres de large qui desservait les différents bâtiments. La fenêtre ne s'ouvrait pas ; la peinture la maintenait fermée. Elle parvenait à entrevoir une mince bande de ciel en appuyant son visage contre la vitre et en regardant tout en haut de l'étroit goulet.

Dans une volonté désespérée d'échapper à l'univers désolé où elle vivait, la petite Hilary avait alors appris à se servir de son imagination pour voir au travers du mur de brique. Elle partait à la dérive et se retrouvait sur des collines ondulantes, parfois même au milieu de l'océan Pacifique ou au sommet de vastes chaînes de montagnes. Mais, la plupart du temps, c'était un jardin qui surgissait, un lieu enchanté, serein, avec des massifs bien entretenus et des treillages entrelacés de rosiers grimpants. Dans ses rêves, il y avait toujours plein de meubles de jardin en fer forgé peint en blanc. Des parasols aux rayures pimpantes jetaient des taches d'ombre fraîche sur la lumière cuivrée. Des dames vêtues de merveilleuses robes longues et des messieurs en costumes d'été dégustaient des boissons glacées tout en bavardant aimablement !

Aujourd'hui, je le vis, ce rêve, se dit-elle. Ce lieu imaginaire est devenu réalité et il m'appartient.

Pour elle, soigner les rosiers et les autres végétaux – palmiers, fougères, gazon vert jade et toute une foule de plantes – n'était pas une corvée. C'était une joie. À chaque minute qu'elle passait au milieu de ses fleurs, elle avait conscience du chemin parcouru.

À midi, elle rangea ses outils de jardinage et prit une douche. Elle resta un long moment sous le jet brûlant, comme pour se débarrasser d'autre chose que de la sueur et de la saleté. Dans le sinistre appartement de Chicago, dans la minuscule salle de bains où les robinets

fuyaient et où les tuyaux se bouchaient au moins une fois par mois, l'eau chaude manquait toujours.

Elle fit un repas léger dans le patio vitré qui donnait sur la roseraie. Tout en grignotant un morceau de fromage et une pomme, elle parcourut les journaux professionnels du spectacle – *Hollywood Reporter* et *Daily Variety* – qui étaient arrivés au courrier du matin. Dans *Reporter*, son nom figurait dans la rubrique de Hank Grant, sur une liste de personnalités du cinéma et de la télévision dont c'était l'anniversaire. Pour quelqu'un qui venait juste d'avoir vingt-neuf ans, elle avait déjà fait un long, très long chemin.

Aujourd'hui, les dirigeants de la Warner Brothers discutaient de *L'Heure du loup*, son dernier scénario. Ils devaient en acheter les droits avant la fin de la journée. Elle attendait anxieusement le coup de téléphone tout en le redoutant, parce qu'il risquait de lui apporter une déception. Ce projet de film était plus important pour elle que tout ce qu'elle avait fait jusque-là.

Elle avait écrit le script sans la sécurité d'un contrat en bonne et due forme, sur un simple pari, et elle avait résolu de ne le vendre que si elle en assurait la mise en scène et qu'on lui garantissait le montage final. Les gens de la Warner avaient laissé entendre qu'ils étaient prêts à lui faire une proposition sans précédent si elle voulait bien reconsidérer ses desiderata. Elle savait qu'elle demandait beaucoup ; cependant, étant donné sa cote, ses exigences n'étaient pas entièrement déraisonnables. Elle était prête à parier n'importe quoi que les producteurs finiraient, même à contrecœur, par lui laisser réaliser le film. La pierre d'achoppement, c'était son exigence d'avoir le dernier mot sur le montage. Contrairement à ce qui se passe en Europe, par exemple, cet honneur, ce pouvoir de décider exactement de ce qui apparaîtrait sur l'écran, ce contrôle ultime sur toutes les prises de vues, sur toutes les nuances du film, n'était accordé qu'aux

metteurs en scène ayant déjà fait leurs preuves dans des films à succès : il était rarement octroyé à des réalisateurs novices, encore moins à des réalisatrices novices. Son insistance pour obtenir la haute main sur le film risquait de faire capoter toute l'affaire.

Dans l'espoir de distraire un peu son esprit de cette préoccupation, Hilary passa l'après-midi du mercredi dans le bureau qui donnait sur la piscine. La grande table de travail en chêne massif comportait une douzaine de tiroirs et deux douzaines de casiers. Plusieurs bibelots en cristal dus à la patte de Lalique reflétaient la douce clarté émanant de deux lampes de piano en cuivre. Elle se plongea dans la seconde rédaction d'un article qu'elle écrivait pour *Film Comment*, mais ses pensées revenaient sans cesse sur *L'Heure du loup*.

À quatre heures, le téléphone retentit et la surprise la fit sursauter, bien qu'elle eût attendu cette sonnerie tout l'après-midi. C'était Wally Topelis.

« C'est votre agent, mon petit. Il faut que nous parlions.

— Ce n'est donc pas ce que nous sommes en train de faire ?

— Je voulais dire dans les yeux.

— Ah ! fit-elle d'un air accablé, c'est qu'il s'agit d'une mauvaise nouvelle.

— Ai-je dit ça ?

— Si c'était une bonne nouvelle, vous me l'annonceriez au téléphone. Les yeux dans les yeux, cela veut dire que vous voulez me préparer en douceur.

— Vous êtes une pessimiste-née, mon petit.

— Les yeux dans les yeux, cela veut dire que vous allez me prendre les mains et me persuader de ne pas me suicider.

— Quelle chance que votre goût du mélodrame ne transparaisse jamais dans ce que vous écrivez !

— Si la Warner refuse, dites-le-moi simplement.

- Ils n'ont pas encore pris leur décision, mon chou.
- Je serai courageuse.
- Voulez-vous bien m'écouter ? L'affaire n'est pas ratée. Je suis en train de comploter quelque chose et je voudrais discuter de la tactique avec vous. Voilà tout. Il n'y a rien d'autre. Puis-je vous voir dans une demi-heure ?
- Où ça ?
- Je suis au Beverly Hills Hotel.
- Au Polo Lounge ?
- Bien entendu. »

Au moment où Hilary quittait Sunset Boulevard, elle se dit que le Beverly Hills Hotel semblait une chose irréaliste, tel un mirage miroitant dans la chaleur. Ce bâtiment étrange, émergeant des palmiers majestueux et d'une verdure luxuriante, était une vision féérique. Comme à chaque fois qu'elle y venait, le crépi rose lui parut d'un meilleur goût qu'elle ne s'y attendait. Les murs semblaient translucides et on aurait dit qu'ils resplendissaient d'une lumière intérieure. Dans son genre, l'hôtel était plutôt élégant – plus qu'un tantinet décadent, mais incontestablement élégant. Devant l'entrée principale, des portiers en uniforme garaient et ramenaient les voitures des clients ; deux Rolls-Royce, trois Mercedes, une Studebaker et une Maserati rouge.

Me voilà bien loin de Chicago, pensa-t-elle, avec bonheur.

En arrivant au Polo Lounge, elle aperçut une demi-douzaine d'acteurs et d'actrices de cinéma, quelques visages connus et deux importants directeurs de studios, mais aucune de ces personnes n'était assise à la table 3, table considérée comme la plus recherchée, car elle faisait face à l'entrée et c'était le meilleur endroit pour voir et être vu. Wally Topelis était assis à cette table 3 parce qu'il était un des agents les plus en vue d'Hollywood, et parce qu'il savait faire du charme au maître d'hôtel, comme il en faisait à tout le monde. C'était un homme

d'une cinquantaine d'années, petit, mince et très bien habillé. Sa chevelure blanche était épaisse et brillante. Il portait aussi une fine moustache blanche. Il était extrêmement distingué. C'était tout à fait le genre d'homme qu'on s'attendait à voir à la table 3. Il parlait dans un téléphone qu'on avait placé devant lui quand il vit Hilary arriver. Il mit rapidement fin à la conversation, posa le récepteur et se leva.

« Hilary, vous êtes superbe... comme toujours.

— Et vous, le pôle d'attraction... comme toujours. »

Il sourit. Il parlait sur un ton feutré et conspirateur.

« Je parie que tout le monde nous regarde.

— Je le parie aussi.

— Sans avoir l'air de rien.

— Naturellement, dit-elle.

— Parce qu'ils ne veulent pas que l'on sache qu'ils nous regardent », fit-il tout joyeux.

Tout en s'asseyant, elle poursuivit :

« Et nous, nous n'osons pas les regarder pour voir s'ils nous regardent.

— Grands dieux, non ! »

Ses yeux bleus brillaient de malice.

« Il ne faudrait pas qu'ils s'imaginent que nous y attachons de l'importance.

— Jamais de la vie.

— Ce serait maladroit.

— Très maladroit. »

Il rit. Hilary soupira.

« Je n'ai jamais compris pourquoi une table pouvait être plus convoitée qu'une autre.

— Eh bien, on peut en rire, mais moi je le comprends, déclara Wally. En dépit de ce que pensent Marx et Lénine, les animaux humains prospèrent dans un système de classes – du moment que ce système est assis sur l'argent et la réussite et non sur la naissance. L'homme

établit, et entretient un système de classes partout, même au restaurant.

— J'ai l'impression que je viens d'avoir droit à une des fameuses tirades de Topolis. »

Un serveur arriva portant un seau à glace rutilant posé sur un trépied. Il le plaça à côté de leur table, sourit et s'en alla. Apparemment, Wally avait pris la liberté de passer la commande avant son arrivée.

« Pas une tirade, répliqua-t-il. Une simple observation. Les gens ont besoin d'un système de classes.

— Et pourquoi ?

— D'abord, parce que les hommes doivent avoir des aspirations et des envies autres que leurs besoins matériels fondamentaux, des désirs irrépressibles qui les poussent à en faire plus pour avoir plus. Par conséquent, du moment qu'il existe une table mieux placée que les autres au Polo Lounge, tous ceux qui viennent ici auront à cœur d'être suffisamment riches ou suffisamment célèbres – en bien ou en mal – pour s'y asseoir. Ce désir presque maladif d'une position sociale engendre la prospérité, contribue au produit national brut et crée des emplois. Après tout, si Henry Ford n'avait pas voulu tenir le haut du pavé, il n'aurait pas créé une société qui emploie maintenant des dizaines de milliers de personnes. Le système de classes est l'un des moteurs qui fait tourner les roues du commerce ; il maintient un niveau de vie élevé. Il fournit un but aux gens et donne au maître d'hôtel cet agréable sentiment de puissance qui rend enviable un métier qui, sinon, serait insupportable. »

Hilary secoua la tête.

« Malgré tout, le fait que je sois assise à la meilleure table ne signifie pas automatiquement que je sois supérieure au type qui en a une moins bonne. Ce n'est pas une réussite en soi.

— C'est le symbole de la réussite, de la position sociale, objecta Wally.

— Je ne comprends toujours pas le sens de tout cela.
— C'est juste un jeu sophistiqué.
— Auquel vous savez très bien jouer, j'en suis sûre.
— Vous croyez ? demanda-t-il, ravi.
— Je n'arriverai jamais à en apprendre la règle.
— Mais si, mon chou. C'est complètement idiot, mais c'est très utile dans les affaires. Personne n'aime travailler avec un perdant, mais tous ceux qui jouent à ce jeu cherchent à avoir affaire à une personne susceptible d'obtenir la meilleure table du Polo Lounge. »

Wally Topelis était la seule personne de sa connaissance qui pût appeler une femme « mon chou » sans avoir l'air protecteur ou mielleux. Bien qu'il fût petit, à peu près de la taille d'un jockey professionnel, il lui rappelait le Gary Grant de *La Main au collet*. Il avait le style Grant : des manières excellentes, mais sans ostentation ; une grâce de danseur dans chacun de ses mouvements, même dans les gestes les plus ordinaires ; un charme discret ; un regard légèrement amusé, comme s'il trouvait que la vie était une aimable plaisanterie.

Le sommelier arriva. Wally l'appela Eugene et lui demanda des nouvelles de ses enfants. Eugene paraissait tenir Wally en grande affection et Hilary se dit que si celui-ci avait toujours la meilleure table au Polo Lounge, c'était peut-être aussi parce qu'il traitait les membres du personnel comme des amis et non comme des domestiques.

Eugene venait apporter le champagne et, après avoir bavardé quelques minutes, il présenta la bouteille à Wally.

Hilary jeta un coup d'œil sur l'étiquette.

« Du Dom Pérignon ? »

— Vous méritez ce qu'il y a de meilleur, mon chou. »

Eugene ôta le papier qui entourait le goulot de la bouteille et commença à enlever le fil de fer qui maintenait le bouchon.

Hilary regarda Wally d'un air inquiet.

« C'est donc bien une mauvaise nouvelle que vous avez à m'apprendre.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Une bouteille de champagne à cent dollars... dit-elle en le considérant pensivement. Je suppose qu'elle est destinée à apaiser mes sentiments offensés, à cautériser la blessure. »

Le bouchon sauta. Eugene était un as ; une infime quantité du précieux liquide s'échappa de la bouteille.

« Quelle pessimiste vous faites, remarqua Wally.

— Réaliste, corrigea-t-elle.

— La plupart des gens se seraient exclamés : "Ah ! du champagne ! Que fêtons-nous ?" Mais pas Hilary Thomas. »

Eugene versa un doigt de Dom Pérignon dans la coupe de Wally qui le goûta et fit un signe de tête approbateur.

« Nous fêtons quelque chose ? » demanda Hilary.

Cette idée ne lui était pas venue à l'esprit et son cœur se mit à battre.

« Absolument », dit Wally.

Eugene remplit lentement les deux coupes et vissa la bouteille dans la glace pilée qui remplissait le seau d'argent. Il semblait clair qu'il faisait tout pour rester dans les parages le plus longtemps possible afin de savoir ce qu'ils fêtaient.

Il était également clair que Wally désirait que le sommelier intercepte la nouvelle pour aller ensuite la répandre. Il se pencha vers Hilary avec son sourire à la Gary Grant et lui dit :

« Ça marche avec la Warner. »

Elle écarquilla les yeux, battit des paupières, ouvrit la bouche pour parler et, ne sachant que dire, elle finit par articuler :

« Ce n'est pas vrai.

— Mais si !

— Ce n'est pas possible.